

# LE MONDE LYONNAIS

REVUE  
HEBDOMADAIRE  
DES LETTRES  
ET  
DES ARTS



Directeur : François COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION

79, place des Jacobins

LYON

### ABONNEMENTS

PRIX UNIQUE POUR TOUTE LA FRANCE, LA CORSE ET L'ALGÉRIE

Un An. . . . . 18 fr.  
Six Mois. . . . . 10  
Trois Mois. . . . . 5

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS

### ANNONCES

LA LIGNE. . . . . 1 fr.

LES ANNONCES SONT REÇUES EXCLUSIVEMENT À L'IMPRIMERIE  
4, rue Gentil, Lyon

### EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Le Numéro 30 cent.

VENTE EN GROS, CHEZ ÉVRARD, 48, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

### SOMMAIRE

CHRONIQUE. — LES DINERS CONCERTS. . . . .	FANTASIC.
ILLUSION, poésie. . . . .	LOUIS LE CARDONNEL.
LE « SALON » LYONNAIS (3 <sup>e</sup> article). . . . .	ALPHONSE D'ASQ.
CAUSERIE PARISIENNE. . . . .	V. D'ANTIN.
LA BELLE CORDIÈRE DE LYON (suite). . . . .	CHARLES BOY.
CAUSERIE MUSICALE. . . . .	UN MUSICIEN DE L'ORCHESTRE.
ÉCHOS DE LA SEMAINE. . . . .	SAINT-POTHIN.
REVUE DRAMATIQUE. . . . .	PHILINTE.
GÛTHE ET BARBEY D'AURÉVILLY. . . . .	ANTOINE BOIS.
VARIÉTÉS. — ÉTUDE SUR LA MUSIQUE, par M. Léon Reuchsel. * . . . .	AL. HERMANN.
INDISCRÉTIONS. . . . .	LE BONHOMME POURQUOI.
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES. . . . .	ARCUS.
PROBLÈME ET JEUX D'ESPRIT. . . . .	E. MEUNIER.

# MODE DE PUBLICATION

Le MONDE LYONNAIS est une publication exclusivement littéraire et artistique, d'où la discussion de toutes les questions sociales, politiques et religieuses est sévèrement exclue.

Il paraît toutes les semaines, le samedi. Il se compose chaque fois d'une livraison de 16 pages de texte imprimées sur deux colonnes; son format est celui du PUNCH anglais. Impression avec les beaux types elzéviens gravés par Mayeur, rebaussés d'initiales ornées, de bandeaux, fleurons, culs-de-lampe, vignettes, etc.; tirage sur un papier de luxe teinté, fabriqué spécialement pour le MONDE LYONNAIS.

La collection des cinquante-deux livraisons formera au bout de chaque année un splendide volume complété par des tables des matières et des titres qui seront envoyés gratuitement à tous les abonnés.

Le MONDE LYONNAIS, par son format, son mode de publication et sa périodicité, comme par le nombre, la nature et la variété de ses articles, participe à la fois du journal et de la revue.

Ainsi que les revues spéciales, il publie des travaux de longue haleine dans lesquels sont étudiées par des écrivains compétents toutes les questions de Littérature, de Musique, de Philosophie, d'Art, d'Histoire, de Géographie, d'Archéologie, etc. Les questions scientifiques

mêmes auront leur place dans ses colonnes. Comme les journaux, il admet la fantaisie; de plus, il recherche l'actualité, et il rend compte à ses lecteurs de ce qui se passe dans les théâtres de Paris et de Lyon, dans les sociétés savantes et les académies. En un mot, il embrasse le mouvement intellectuel tout entier. Ajoutons qu'il s'arrête spécialement sur tout ce qui est lyonnais ou qui a un attrait particulier pour Lyon.

Le prix de l'abonnement est fixé pour toute la France à 5 fr. pour trois mois, 10 fr. pour six mois et 18 fr. pour un an.

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois.

On s'abonne à Lyon au bureau de l'imprimerie PITRAT AINÉ, 4, rue Gentil; chez M. PHILIPPE-BAUDIER, 29, rue Gasparin; à la librairie ÉVRARD, 48, rue de la République; à la librairie H. GEORG, 65, rue de la République, et chez tous les libraires.

Les personnes qui ne demeurent pas à Lyon peuvent envoyer un mandat sur la poste ou un chèque à l'ordre de M. le Directeur du MONDE LYONNAIS, 79, place des Jacobins.

On s'abonne également sans frais dans tous les bureaux de poste.

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS SONT TENUS A LA DISPOSITION DE LEURS AUTEURS, QUI POURRONT LES RETIRER AU SIÈGE SOCIAL  
79, PLACE DES JACOBINS, LYON

IL EST RENDU COMPTE DE TOUTS LES OUVRAGES DONT DEUX EXEMPLAIRES SONT ENVOYÉS A L'ADMINISTRATION DU JOURNAL

Les annonces sont reçues exclusivement aux bureaux de l'imprimerie, 4, rue Gentil, Lyon

VITTE & PERRUSSEL, Éditeurs, LYON

CE QUE L'ON VOIT

DE  
FOURVIÈRE

Panorama des Alpes  
et des montagnes du Lyonnais

in-18 avec Panorama de 1 mètre 75

PRIX : 2 FRANCS

Paris, CHARPENTIER, éditeur. — Lyon, MÉTON, libraire, 39, rue de la République

PROMENADES JAPONAISES

TOKIO-NIKKO

TEXTE PAR

ÉMILE GUIMET

Dessins par Félix RÉGAMÉY

UN BEAU VOLUME IN-4. — PRIX : 25 FRANCS

# LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

## DES LETTRES ET DES ARTS

### SOMMAIRE

CHRONIQUE. — LES DINERS CONCERTS. . . . .	FANTASIO.
ILLUSION, poésie . . . . .	LOUIS LE CARDONNEL.
LE « SALON » LYONNAIS (3 <sup>e</sup> article). . . . .	ALPHONSE D'ASQ.
CAUSERIE PARISIENNE. . . . .	V. D'ANTIN
LA BELLE CORDIÈRE DE LYON (suite). . . . .	CHARLES BOY.
CAUSERIE MUSICALE. . . . .	UN MUSICIEN DE L'ORCHESTRE.
ÉCHOS DE LA SEMAINE. . . . .	SAINT-POTHIN.
REVUE DRAMATIQUE. . . . .	PHILINTE.
GËTHER ET BARBEY D'AURÉVILLY . . . . .	ANTOINE BOIS.
VARIÉTÉS. — ÉTUDE SUR LA MUSIQUE, par M. Léon Reuchsel. . . . .	AL. HERMANN.
INDISCRÉTIONS . . . . .	LE BONHOMME POURQUOI.
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES . . . . .	ARGUS.
PROBLÈME ET JEUX D'ESPRIT. . . . .	E. MEUNIER.



### ❖ CHRONIQUE ❖

#### LES DINERS-CONCERTS

ON raconte de Byron qu'il ne pouvait voir les femmes manger. Il répugnait au grand poète de croire que ces êtres délicats, auxquels il devait de si belles inspirations, fussent soumis comme nous aux vulgaires nécessités de la vie, et il se donnait l'illusion de penser que ces doux anges se nourrissaient de vanité, de soleil et d'amour.

C'était trop de mépris pour une des plus intéressantes fonctions de l'économie animale : les hommes,

du reste, n'ont-ils pas tout fait pour ennoblir ces grossières habitudes de déjeuner et de dîner auxquelles nous ne saurions renoncer impunément? Ils ont appelé à leur aide tous les artistes, ils ont décoré la salle du festin de tableaux, de dorures, de fleurs, de lustres éblouissants. Ils mangent dans des porcelaines de Sèvres, et quels mets! Ils boivent dans des verres de cristal de Bohême... et quels vins!

Mais il appartenait au XIX<sup>e</sup> siècle de dépasser tout ce qu'on avait fait jusqu'à ce jour, et, après avoir produit Brillat-Savarin qui a éclipsé Berchoux, d'inventer ou de ressusciter plutôt, mais avec plus de splendeur, les concerts gastronomiques, les dîners-concerts.

Car, il faut bien le reconnaître, les anciens, qui étaient des jouisseurs raffinés, avaient soupçonné cette noble application de l'art musical. Mais c'étaient là des fêtes réservées aux Césars et manquant d'ailleurs d'instruments variés et de compositeurs illustres.

Mais nous qui avons les Mozart, les Beethoven, les Rossini, les Meyerbeer, les Gounod, etc., nous avons démocratisé la musique : aussi sera-ce la gloire de notre siècle, qui a déjà fait tant de merveilles, que d'avoir su faire concourir la musique aux jouissances enfin réhabilitées de l'estomac.

Nous avons dans cette institution donné la mesure de notre génie artistique et éminemment pratique à la fois.

Sommes-nous donc aussi matérialistes qu'on s'est plu à le dire quand nous essayons ainsi d'associer l'âme dans ses manifestations les plus divines au corps dans ses habitudes les plus bourgeoises? Quand nous démontrons par une expérience si ingénieuse l'in-

fluence souveraine de l'esprit sur la matière, de *l'autre* sur la *bête* !

C'est une démonstration sans réplique du spiritualisme, et un vrai philosophe ne doit pas dédaigner de tels exemples. Car, on ne saurait trop le dire, ces repas aux sons tour à tour gracieux, tendres, énergiques des instruments, évitent les digestions laborieuses : les aliments, quels qu'ils soient, sous l'influence bienfaisante de ces accords, descendent facilement dans les estomacs les plus rebelles.

Nous ne sommes pas encore arrivés cependant à la hauteur de cette sublime institution et nous ne savons pas manger avec tout le *dilettantisme* désirable. Si ces dîners venaient à tomber sous je ne sais quel ridicule de mauvais aloi, nous ferions, et l'art avec nous, une perte sans doute irréparable.

Il faut se familiariser de bonne foi avec cette innovation, et ne pas oublier ce principe qui domine toute la découverte : le but, c'est le dîner ; le concert n'est que le moyen.

J'ai vu en Suisse, il y a quelques mois, à un repas organisé de cette façon, des gens du meilleur ton s'imaginer sottement que le dîner n'était qu'un prétexte, que le concert était tout, tandis que d'autres faisaient contre le propriétaire de l'hôtel de malveillantes insinuations, et prétendaient que le ventre serait la victime du mélodieux enchantement des oreilles.

Il y avait quelque chose de vrai dans ces critiques, puisque le garçon resta longtemps, bouche béante, sans nous servir. L'orchestre, qui jouait le *Miserere* du *Trouvère*, l'avait complètement fasciné. On criait vainement : garçon, du pain ! du vin ! il ne bougeait pas et resta plongé dans une douce extase pendant un petit quart d'heure..

Aussi bien la musique exerce-t-elle une influence illimitée et répond-elle aux sentiments les plus variés de l'âme, et le réveil inattendu de tous ces sentiments peut troubler les convives pacifiques. C'est ce qui arriva au mari jaloux placé en face de moi : tandis que l'orchestre répétait je ne sais plus quel air d'*Othello*, le mari jetait des regards farouches sur le bel officier qui était voisin de sa moitié tremblante.

Mais le tapage commença avec le *brindisi* de la *Tra-*

*viata* ; l'enthousiasme souleva les plus timorés. On choquait les verres, les bouteilles, les assiettes ; on se mit à chanter l'air à pleine voix... Les toasts se succédaient et l'on buvait toujours !

J'avais à mes côtés la plus délicieuse voisine, une jeune fille aux grands yeux bleus profonds. Un duo d'amour, joué par le violoncelle et le violon, la fit frissonner tout entière, et je vis au bout de ses cils une larme suspendue comme une perle brillante. Notre cœur se mit à l'unisson, et j'ai gardé de ce dialogue amoureux et des dîners-concerts un ravissant souvenir !

FANTASIO.



## ILLUSION

A M. BOUVIER, Bibliophile.

*Tandis que vous rêvez sans doute  
A des Elévirs en exil,  
A côté des vitres, j'écoute  
La chanson claire du grésil.*

*Là-bas, dans la campagne grise,  
Le brouillard étend son rideau,  
Et je me soucieux de la brise  
Qui glissait, joyeuse, sur l'eau.*

*Il me semble que j'erre encore  
Au milieu des sentiers déserts  
Où les oiseaux, troupe-sonore,  
S'exerçaient dans les arbres verts.*

*Je dis un bonjour aux abeilles  
Qui butinent leur miel, au fond  
Du jardin couronné de treilles,  
Et je songe au bruit qu'elles font.*

*Par moments il me semble même  
Qu'un papillon éblouissant,  
Amoureux des fleurs qu'avril sème,  
Sur mes grands cheveux blonds descend.*

*Mais l'illusion fuit bien vite,  
Elle à qui je me liève un peu,  
Elle dont le rire m'envoie  
A me promener dans le bleu !*

Alors, me sentant froid dans l'âme,  
Je viens près du foyer luisant.  
Où sautille une claire flamme  
Oublier le sombre présent.

Jusqu'au jour, imprégné d'ébriété,  
Où mon front sauvage et terni,  
Jouira des blondes caresses  
Que Mai verse dans l'Infini!

— LOUIS LE CARDONNEL.



## LE SALON LYONNAIS

— Troisième Article —

DANS ses *Réflexions et Menus Propos*, Tœpffer démontre qu'un tableau doit être l'œuvre commune de trois personnes distinctes : le Procédé, l'Imitation et l'Art. Le peintre de la *Circassienne* est au mieux avec les deux premières, mais avec la troisième il n'a que des relations très froides. Je sais que ce troisième personnage est fantasque, d'humeur originale, de commerce difficile, et qu'il ne fait aux artistes que des visites très rares. Aussi je n'adresse à M. Clément aucun reproche ; j'exprime un regret. Le peintre a fait ce qu'il a pu. Il a étendu devant lui un modèle dans ce simple costume que l'on sait, il a choisi son modèle parmi les meilleurs et à son imitation rien ne manque. Comme il a du talent et du savoir-faire, il a soigné les chairs, caressé la forme, adoré la matière, et nous admirons son procédé. Mais l'art, où est-il ? où est ce souffle qui ressuscite, qui transforme, qui anime, qui vivifie ? où est donc sur cette froide figure ce je ne sais quoi qui ébranle, secoue et ravit l'esprit ? Où est l'émotion du cœur qui seule produit les grandes pensées, et les inspirations élevées ? ce rayonnement de l'idéal qui luit dans la poésie de Byron, dont le peintre n'a vu que le sens vulgaire ! Que me fait, à moi, cette femme jetée dans cette attitude lascive, sur un sofa de libertin, prête à des voluptés vulgaires ? que m'importe toute cette chair étalée, ce corps sans âme, cette figure sans vie ? C'est

de la débauche moins l'esprit, de l'érotisme moins la passion. Venant d'un élève, cette peinture aurait de bonnes promesses : œuvre d'un maître, elle n'est qu'une déception. Le peintre a été malheureux jusque dans ces liserons effrontés, dont le Salon de Paris s'était bien passé, et qui ne sont qu'une indication grivoise. Entièrement nue, la *Circassienne* l'eût moins été. Je rappelle la *Source* d'Ingres. C'est dans le boudoir d'une femme galante que le tableau de M. Clément a sa place marquée. Faites des nudités voluptueuses, lascives même, mais surtout faites de la peinture intelligente !

M. Blanc mérite un conseil : il devrait exposer en Italie. Le public commence à être fatigué de ces toiles banales, avec leurs types de mendiants nomades éternellement reproduits. On amène dans l'atelier un de ces modèles truculents, à l'œil noir, aux cheveux frisés, aux traits accusés, et l'on s'imagine avoir surpris la nature méridionale, parce qu'on a copié un costume... *altro!*...

Allez en Italie ! vous aurez un air lumineux, la coloration accentuée, l'harmonie générale des objets, et vous ferez une bonne toile... si vous avez du talent.

Il y a dans la *Tarpéïa* de M. Hillemacher des parties excellentes. La tête du chef sabin a une expression d'ironie dissimulée ; un de ses compagnons se penche avec une audace féroce ; en arrière deux soldats sourient méchamment. La disposition des personnages est naturelle, et l'œuvre contient les éléments d'un bon tableau. Mais le visage de Tarpéïa laisse beaucoup à désirer : je voudrais sur cette figure une cupidité plus énergique. Se douterait-on que cette femme va trahir sa patrie pour un bracelet ? devinerait-on ce qu'elle désire, si elle ne prenait la peine de l'indiquer du doigt ? Le décor de la scène est, du reste, mal réussi, et de toutes ces défaillances se dégage une impression glaciale. Quand vous parlez de M. Hillemacher, votre interlocuteur répond invariablement : Il a donc exposé ? où est son tableau ?

M. Sallé est un vrai naturaliste. Si *le Beau est le Laid*, son tableau est un succès. Son procédé, comme on va voir, est bien simple. Il s'agit de peindre des *Sarclouses* ; il ouvre un concours de laideur, donne le prix, et prend le lauréat pour modèle. Enfin, par scrupule, il exagère encore l'affreux de son personnage... et *ça y est*. Maintenant que le public s'étonne ou se dégoûte, que les connaisseurs sourient et plaignent l'artiste, qu'avec de bonnes qualités de peinture, la perspective soit médiocre ou nulle, que les *verts* soient outrés, que certaines teintes hurlent de se voir brutalement accouplées, qu'importe ? Le peintre est un homme consciencieux qui se moque assez des critiques ou des élèges de ses contemporains et qui en appelle au *grand art de l'avenir*. Les jugements qui ne sont pas encore

rendus paraissent toujours excellents aux plaideurs qui ont une première fois perdu leur procès. M. Sallé ne serait pas fâché, paraît-il, de voir l'achat de son tableau par la ville casser la décision du public. — Et après? — Une acquisition municipale n'ajoutera rien ni au talent du peintre ni au goût de ses acheteurs.

Le peintre des *Sarceluses* aurait dû imiter M. Frappa, qui a résisté à de mauvaises tendances et qui en est récompensé par des succès de bon aloi. La tournure rabelaisienne de son esprit, avait eu, à un moment donné, sa pointe de réalisme grossier. L'enthousiasme de la foule avait, comme toujours, répondu à des excitations malheureuses. Pour cette année, le peintre n'aura que l'approbation des gens de goût, moins bruyante, mais plus flatteuse. Son *Bon Curé* est excellent. L'expression de cette figure est comique sans être inconvenante. devant elle on peut sourire, mais non ricaner. Je ne parle pas de la perfection des accessoires; en ce sens M. Frappa est un maître.

ALPHONSE D'ASQ



## CAUSERIE PARISIENNE

Le succès de *Jack* a mis en relief une personnalité intéressante. Le romancier des dames a sa gloire, et il la gardera longtemps, sanctionnée par le suffrage légitime d'un sexe impressionnable. Le cliché existe: homme sympathique, écrivain exquis.

Né à Nîmes, Alphonse Daudet fut un peu Lyonnais par sa vie d'écolier. Je le vois encore dans une classe de notre lycée. L'adolescent était un valétudinaire doux, pâle et maigre. Toujours malade, nos professeurs avaient pris leur parti de ses absences, et ils marquaient d'un signe blanc, *albo signo*, les cours que l'auteur des *Prunes* honorait de sa présence endormie.

Certain samedi, je me fis chiper certain Mussset, près de la main qui devait écrire *Fromont et Risler*... ci, privation de sortie, plus 3 francs 50 réclamés par le statuaire du *Nabab* qui n'avait pas encore été présenté à son modèle. Cependant maint essai circulait sous la table des internes, et chacun d'applaudir à la rousse de rimes venant d'un barde si pauvre de santé. — T'en souviens-tu, Millevoye démissionnaire?

La sympathie! elle fut un rude auxiliaire des succès de mon condisciple. La sympathie est un don: heureux celui qui marche dans la vie nanti de ce talisman! Certes, dans la pénombre de ce Paris se cache plus d'une individualité rugueuse et fière. Il en est qui, blottis dans leur trou, poussent la pudeur jusqu'à tour-

ner le dos au soleil levant. Ces austères ont tort, mais qu'ils ne réussissent pas. Un peu de camaraderie ferait bien dans leur paysage: un rayon, une cuisse de poulet, cela les changerait de la bise et du pain sec.

Après des débuts moins difficiles que ceux du canal de Panama, Daudet édifia plusieurs œuvres, premières assises de sa renommée: *Fromont et Risler*, bon pastiche de Balzac; *Jack*, histoire poignante; *Le Nabab, les Rois en exil*, études calquées sur nature. Je néglige *Le petit Chose*, berquinade autobiographique, *Tartarin de Tarascon*, fantaisie désopilante, par trop longue pour un éclat de rire. Pendant les dernières soirées laponiennes, j'ai dégusté le théâtre. De l'émotion, du sérieux, et avec cela une insouciance de *faire* incroyable. Pas un liard de ficelles, pas une once de *roulardise*. Un homme du métier sourit devant cette *Arlésienne* tout le temps dans la coulisse; mais nous avons adoré *La dernière Idole*, nous avons fêté *Le Frère aîné*. Des nouvelles dialoguées, mais avec quelle sensibilité, quelle grâce!.. à quand *Trousseaux et layettes*, monsieur Charpentier?

Hélas! alors que celui-ci est lu, acclamé, acheté, ceui-là meurt vidé, exténué, vieilli.

Une nature aussi, Louis Garel, contemporain scolaire de Daudet. Get autre fut bien le cancre le plus spirituel de notre rhétorique. J'ai devant les yeux le bâillement qu'il dessinait à la conférence dont le virtuose existe encore. Quels pensums, mes enfants, quels pensums! Ces désagréments n'empêchaient pas mon copain de marteler des élégies, des sonnets, des satires. Parfois c'était *La petite Fadette* dont il régalaît mon étude du soir. Dame, le pion était myope, et une infirmité doit servir à quelque chose. Un jour la politique s'empara de ce rêveur... La Muse replia ses ailes: une larme tremblait à sa paupière, comme à celle d'une maîtresse congédiée un matin de dégoût. Puis vinrent l'expatriation, les voyages... Même intelligent, l'exil est toujours l'exil. Un matin, Garel se réveilla conseiller municipal: ce fut le coup de grâce... La Muse était revenue... trop tard... De son gros couteau l'infidèle avait coupé les dernières cordes de sa lyre...

Et voilà le dernier méfait de la politique dans cette bonne ville de Lyon.

Pour nous égayer, rentrons vite à Lutèce. Cerclons notre carcan de la cravate blanche, et que sous notre bras la soie du claque s'aplatisse avec cachet. Voyez... des feux de gala piquent la façade du monument: si dehors les Jabloskoff pâlisent dans leur globe laiteux, l'intérieur nous offrira l'éclat de la fournaise...

Qu'est-ce? l'Opéra nous convie à sa première nuit carnavalesque. De la gaieté? pas tout à fait. De l'entrain? pas précisément. Féériques toutefois, ces marbres étincelants du pavillon de la Folie. Arban préside à la danse, et, au-dessus de la mer mouvante, son archet a l'autorité d'un trident. *La Korrigane*, mazurka d'un *pays*, obtient les honneurs de la fête. Plus loin Gungl, un vieillard vert, un musicien jeune, lance au plafond ses fantaisies plus ardentes, ses valseuses les plus capricieuses. Enfin le foyer éclairé une poussée formidable, et dans la cohue l'intrigue agouise, comme un pierrot sous le doigt d'un gamain.

Mais il s'agit bien d'intrigue!.. Sylvain est tout près, Léon n'est pas loin. Telle déesse a empaqueté son visage d'une fine

dentelle pour déchiqueter l'écrevisse à trois heures. Dans le cristal pétillera le moût, et cet esprit vaudra tous les madrigaux. Nous avons croisé un grouin superbe (le cochon est à la mode); allons nous coucher: tout à l'heure notre blanchisseuse exigerait l'arrière de nos chemises et de nos chaussettes.



Maintenant ai-je récité ma litanie?

Non, car je n'ai rien dit de la conférence Legouvé. Toujours la question féminine! mais le disert académicien est le fils de son papa... Loin d'affubler la femme de l'uniforme que vous savez, il la salue fille, épouse, mère... Ces titres, voilà la vraie égalité, la vraie dignité. Consoler le père, élever l'enfant, cela vaut toutes les éligibilités et tous les votes.

Lorsque, au nom d'un faux libéralisme, on veut faire de mon ange gardien mon antagoniste et mon ennemie, moi, je crie Assez! Et si on persiste, ma foi! je passe, et devant l'objet de mon adoration, je renfonce mon chapeau, comme chante Arnaud de l'Alcazar.

Et je n'étais pas à la première de *Nana*.

Mais, un soir, j'irai bien contempler le ruisseau naturaliste; de de ma stalle j'aurai le gazouillement d'un oiseau mécanique...

Un rossignol près du carré Saint-Martin! Pourvu que la pièce ne devienne pas, elle, un rossignol...

V. D'ANTIN.



## LA BELLE CORDIÈRE DE LYON

II. L'ŒUVRE DE LOUISE LABÉ

— Septième article (1) —

**L**'ÉLÉGANTE désinvolture de la forme autant que la netteté de la pensée, cette double caractéristique de la prose de Louise Labé, se révèle aussi dans sa troisième élégie; c'est une véritable bonne fortune pour nous, car nous aurons à la relire bien des fois. Pourquoi, s'inspirant de l'exemple du modèle qu'il veut peindre en pied, l'auteur des *Louanges de dame Louise Labé Lionnoise* n'a-t-il pas mis un peu plus de clarté dans ses vers? Cette pièce est la dernière des vingt-cinq placées par la Belle Cordière à la suite de ses œuvres sous le titre d'*Escriz de divers poètes* (2); elle n'a pas moins de quarante-

(1) Voir le *Monde lyonnais*, des 18 et 25 décembre 1880 et 8, 15 et 29 janvier et 5 février 1881.

(2) Le tout précédé d'un sonnet *aux poètes de Louise Labé*, qui, avec l'ode de Pelletier du Mans, porte à vingt-sept le nombre des pièces connues rimées en son honneur.

Les *Escriz* comprennent: Une ode grecque d'autant plus importante aux yeux du biographe qu'on ne la retrouve, et pour cause, ni dans l'une ni dans l'autre des deux éditions lyonnaises de 1556; une ode latine de

sept strophes de quatorze vers, et ces six cent cinquante-huit lignes suffisent à peine à l'auteur pour décrire « la face, le corps et l'esprit curieux » de son héroïne. Malheureusement nous nous écarquillons souvent les yeux sans arriver à découvrir les belles choses qui nous sont annoncées et nous ne parvenons pas à briser le boisseau sous lequel le poète a mis sa lumière. Son style amphigourique, ses phrases de sybille naïve ont dérouté ou éloigné les biographes. et cependant nous avons là, suivant moi, un récit minutieusement exact de la vie de Louise Labé, depuis le jour où elle fut « conçue » jusqu'à une époque postérieure à son mariage. Alors même qu'il est impossible de saisir l'allusion, à l'abondance ou à la précision des détails on est forcé d'en soupçonner une, et c'est grand dommage qu'on n'ait pas essayé plus qu'on ne l'a fait de déchiffrer ce long rébus. C'est là cependant qu'il faudra parfois venir chercher un renseignement, et non dans ces sonnets que nous laisserons à l'art par qui et pour qui ils ont été faits.

Débarrassés ainsi de cette végétation parasite sous laquelle on les étouffait, les vers de Louise nous apparaissent alors tels qu'elle les a voulus. Tant pis pour les « vertueuses dames » de son temps qui n'ont pas su, à sa prière, « élever leurs esprits au dessus de leurs quenouilles et fuseaux! » Celles qui se trouvaient empêchées de le faire, par la faiblesse de leur intelligence, par l'accomplissement de leurs de-

*Aloysæ Labææ Osculis*, qui d'après une indication assez précise doit être attribuée à Fumée; un sonnet signé d'une des devises de Maurice Scève, *non si, non là*; un autre signé P. D. T. qu'on retrouve dans les *Errius amoureuces* de Pontus de Tyard; deux autres sonnets avec la devise de Taillemont *Devoir de voir*; une *Épître à ses amis, des gracieusetez* de D. L. L. qu'on a longtemps attribuée à Magny, mais qui se retrouve ainsi qu'un autre morceau *A Elle mesme* dans *Amours* de Baif; une ode et un sonnet de Magny, et enfin un sonnet signé des initiales de Fumée, vers français ou italiens. Les attributions qui en ont été faites à divers poètes contemporains sont toutes assez contestables; elles se basent presque uniquement sur le style du morceau. Il faut cependant excepter le sonnet signé d'*Immortel zèle*, que l'on croit de Guillaume de la Tayssonnière et que je propose d'attribuer à Jean de Vauzelles, le prieur de Montrotier. La Tayssonnière signait *Rien sans zèle*, comme Pontus de Tyard signait *Amours immortelles*, et on ne connaît guère de variantes à ces devises, Jean de Vauzelles au contraire usait et abusait du mauvais jeu de mots qu'il avait adopté pour anagramme, et on connaît plusieurs variantes à *D'un vray zèle*. Une particularité que veut bien me signaler M. Ludovic de Vauzelles me paraît de nature à lever bien des doutes. Le premier quatrain du sonnet dont il s'agit est imité du premier quatrain d'un sonnet de Pétrarque; or presque tous les ouvrages en vers du prieur de Montrotier sont des traductions ou des imitations italiennes.

voirs de chaque jour ou par la volonté de leurs maris, durent crier au scandale d'autant plus vite qu'elles ne pouvaient ou ne voulaient comprendre ni ce qu'elle leur disait de l'amour, ni ce qu'elle leur apprenait de la poésie, ni même la langue qu'elle leur parlait.

L'amour ? c'était ce qu'il pouvait être pour une fille lettrée et à demi païenne de la Renaissance, c'était l'amour comme les anciens l'avaient compris, c'est-à-dire une *fatalité* que subissent le riche et le pauvre comme l'ignorant et le sage. Semblable à ces maladies de l'enfance que tout être bien venu doit subir un jour, l'amour, un peu plus tôt, un peu plus tard, viendra nous forcer d'accepter la bataille, une bataille perdue aussitôt que livrée.

La poésie et les lettres ? c'était « un honnête passe-temps, le moyen de fuir oisiveté » et « de ne pas être dédaignée, tant es affaires domestiques que publiques, de ceux qui gouvernent et se font obéir. » C'était le moyen « d'avoir un contentement de soi qui vous demeure plus longuement ; car le passé réjouit et sert plus que le présent. » Quant à l'amour dans les lettres, « Cupidon a gagné ce point qu'il faut que chacun chante ou ses passions ou celles d'autrui, ou couvre ses discours d'amour, sachant qu'il n'y a rien qui le puisse faire mieux être reçu. »

Sa manière de parler ? c'était celle que contracte une femme docte en la compagnie des savants hommes dont elle aime à être entourée ; c'était une langue forte et nette exprimant des pensées supérieures à la quenouille et au fuseau et peu faite pour colporter les médisances ou les propos des fileuses.

Quelle riche proie sur laquelle les dents de l'envie et de l'ignorance pourront s'en donner à venin que veux-tu ?

(Fin de la deuxième partie.)

Charles Boy.



## CAUSERIE MUSICALE

**N**ous recevons d'un musicien de l'orchestre la lettre suivante, que nous nous faisons un plaisir d'insérer à la place de notre causerie musicale.

La *Société des concerts de musique classique* a donné dimanche dernier son quatrième concert (2<sup>e</sup> année). Cette Société a été organisée il y a un an par quelques amateurs, qui, attristés de ne pouvoir plus entendre à Lyon d'autre musique de chambre que celle qu'ils faisaient eux-mêmes, ont oublié un instant leurs graves occupations de médecins, de magistrats, d'ingénieurs, d'avocats pour devenir *impresarii*. Ils ont assuré l'entreprise des concerts, engagé les artistes, font la recette, et à la fin de l'année, s'il y a un déficit, le payent, s'il y a un bénéfice, le constituent en fonds de réserve pour, l'année suivante, offrir à leurs abonnés quelque séance d'apparat : c'est faire les choses avec désintéressement. Le public a répondu comme ils l'espéraient à leur appel : non pas le grand public sur lequel ils n'osaient guère compter, et qu'ils ne pouvaient d'ailleurs recevoir dans la trop petite salle du quai Saint-Antoine. Ce sont des réunions de délicats, de convaincus : on dirait d'une chapelle, où les assistants sont tous liés par la communion d'une même foi ; ce ne sont pas des auditeurs, ce sont des fidèles. Pour officiants MM. Ten-Have, A. Bedetti, Bay et Vireck, un quatuor excellent qui forme la base de l'institution. Dimanche, on a célébré d'abord un quatuor de Schumann (Op. 41. n° 2). Le talent fin et pur de M. Ten-Have est à l'aise dans la musique de Schumann : chaque fois qu'il joue une œuvre de son maître préféré, ou sent qu'il y met non seulement son âme d'artiste, mais encore son respect de disciple, et qu'à l'émotion musicale se joint chez lui l'émotion plus personnelle du souvenir. Ne croit-il pas sentir encore derrière lui le maître, appuyé à sa chaise, lui souffler ses indications et ses encouragements, ou ne croit-il pas le voir, le doigt sur les lèvres, le regard perdu dans le vague, écoutant comme en un rêve chanter en dehors de lui sa propre inspiration ?

Avec Schumann, Beethoven (Quat. n° 10, op. 74). c'était dans la même séance s'attaquer à deux maîtresses œuvres, malaisées à rendre, autant à cause de l'élevation de la pensée qu'à raison des difficultés d'exécution. Le scherzo de Schumann très mouvementé, le finale brillant, l'andante avec de charmantes variations, dont l'unè toute en syncopes porte la griffe du maître ; le quatuor de Beethoven admirable d'un bout à l'autre, et d'un bout à l'autre difficile, le scherzo, pris dans le mouvement d'artiste (lequel n'a rien de commun avec le mouvement d'amateur) : tout cela demande des talents de premier ordre et c'est faire un grand éloge de l'interprétation en disant qu'elle a été presque parfaite. Même l'un des artistes a trop de modestie : (Voyez combien ce quatuor offre des vertus !) Il y a pourtant

des cas où un peu de vanité est de mise, et où il faut se placer avec autorité bien *en dehors*; quand l'auteur vous a confié quelque détail intéressant, dites-le sans crainte : le public ne demande qu'à l'entendre.

Entre ces deux quatuors, un trio de Weber pour piano, flûte et violoncelle, avec le concours bienveillant de M<sup>me</sup> Ribes, et de M. Ritter, le flûtiste distingué. On joue souvent ce trio pour piano, *violon* et violoncelle : c'est une erreur, et l'effet n'est pas rendu. La flûte, surtout sous les doigts de M. Ritter, qui phrase en artiste qu'il est, donne de la couleur et de la vie à une pièce peu intéressante par la facture et la composition. Le début est superbe d'allure et de sentiment; mais qu'on est vite déçu ! et comme tout le reste est... oserais-je dire, ennuyeux ! Oui, il y a de la verve, du sentiment, des idées (parfois trop d'idées, comme dans le finale), et malgré toutes ces qualités, c'est une œuvre faible. Pourquoi ? Ah ! vous en demandez trop : nous vous dirons cela un autre jour.

UN MUSICIEN DE L'ORCHESTRE.



## ECHOS DE LA SEMAINE

Nous rappelons à nos lecteurs que le bal des étudiants doit avoir lieu ce soir samedi 12 février, à 11 heures et demie, au Théâtre-Bellecour. Nous n'ajouterons rien aux brillantes promesses faites samedi dernier par notre ami Fantasio dans sa chronique humoristique. Le programme de cette splendide fête de charité, qui est affiché depuis plusieurs jours sur tous les murs de Lyon, et que nous reproduisons à notre quatrième page, en dit plus que nous n'en pourrions dire nous-mêmes.



Le grand cirque Rancy, bien connu déjà dans notre ville, vient s'y fixer de nouveau, et pour longtemps, à en juger par son installation grandiose du cours du Midi. Les spectacles équestres amusants, variés, et où tout le monde peut aller, ont toujours été en grand honneur à Lyon, et j'y ai toujours entendu regretter l'absence d'une construction comme les cirques ou l'Hippodrome de Paris, vaste, confortable, où toutes les troupes de passage seraient accueillies.

Le vaste cirque en planches que M. Rancy fait élever vient à point pour répondre aux vœux de la population lyonnaise ; nous n'avons pas besoin de lui souhaiter bonne chance.



JEUDEI prochain, 17 février, de 1 heure à 10 heures du soir, aura lieu, dans les salons de l'hôtel Collet, sous la présidence de Mme Emile Guimet, une vente au profit de l'œuvre du travail de Marie. En dehors de son côté charitable, qui suffirait à en assurer le succès, cette vente présente cette année un caractère artistique qui nous la fait recommander d'une façon toute spéciale à nos lecteurs.

A 8 heures du soir, après les ventes de lingerie qui, pendant l'après-

midi, auront un peu accaparé les dames, les messieurs auront leur revanche dans une grande vente aux enchères d'objets d'art et de curiosité. Bon nombre d'artistes ont envoyé de leurs œuvres ; les magasins de curiosité les plus connus de notre ville ont été mis à contribution, M. Guimet a offert une collection complète de faïences et de céramiques chinoises, et japonaises rapportées par lui de ses voyages ; un vrai commissaire-priseur, M. Gazagne, s'est mis gracieusement à la disposition de l'œuvre pour diriger les enchères. Pendant tout un soir, Lyon aura son hôtel Drouot : profitez-en et faites-en profiter la charité.

SAINT-POTHIN.



## REVUE DRAMATIQUE

Le succès des *Députés en robe de chambre* s'affirme chaque jour, et le public se presse au théâtre des Variétés pour entendre la comédie de M. Ferrier. A une seconde audition encore plus qu'à la première, j'ai trouvé, dans cette pièce si parisienne, un mélange d'esprit sans prétention et de gaieté sans grivoiserie, bien fait pour amener à cette scène un peu lointaine tout le *big life* lyonnais.

Il faut dire que la meilleure part du succès revient à l'évaporée *Paquita*, à la charmante M<sup>me</sup> Rivens. Croiriez-vous, chers lecteurs, qu'à la première représentation, lors de son entrée du second acte, dans ce costume rouge vif qui est, à lui seul, une trouvaille, la *conférencière* a eu le *trac* ? Le murmure flatteur qui accueillait son apparition lui a semblé le grondement de ces féroces Lyonnais, qui ont, à Paris, une si mauvaise réputation.

Il n'y avait cependant pas à s'y tromper. Que diable, Madame, les Lyonnais ne sont pas des ogres qui mangent les actrices, même quand elles sont gentilles à *croquer*. On ne peut vous dévorer... que des yeux : et à ce plaisir on ne manque pas.

Tous mes compliments pour votre costume de voyage, du premier et du dernier acte, qu'on voit à peine, et qui pourtant vous fait rêver d'une charmante étude à faire sur *l'esprit dans le costume*. Si jamais je l'entreprends, je vous demande par avance vos conseils.

Donc, longue vie et fructueuse carrière *aux Députés* ! Les acteurs des Variétés mettent dans leur jeu un entrain et une bonne humeur qui doivent être récompensés par l'empressement des spectateurs, d'autant que le directeur nous ménage des surprises pour la première du *Grand Casimir*. Lesquelles ?... Ah sur ce point il a été discret comme la tombe ; mais comme Philinte est un malin, il a déjà deviné la plus piquante d'entre elles : voir M<sup>me</sup> Rivens dans son costume d'amazone, qu'elle porte, dit-on, à ravir.

PHILINTE.



## GOËTHE ET BARBEY D'AURÉVILLY

— Suite (1) —

**M**ais pourquoi diable enrage-t-il toujours, ce monsieur Barbey ? et pourquoi Goethe n'enrageait-il jamais, lui ?... Pourquoi ?... Et les crânes, donc !

Car non seulement Goethe et M. Barbey n'ont pas le crâne fait de même, mais ces deux crânes sont destinés à ne jamais se pénétrer l'un l'autre, à quelque profondeur que ce soit. M. Barbey prétend que Goethe l'obusait d'ennui pendant le siège. Or il est possible que le boulet Goethe obusât le crâne Barbey ; mais il est certain d'autre part qu'il ne l'a pas entamé. Non, rien de Goethe n'est entré dans la tête de M. Barbey ; M. Barbey a lu Goethe ; il faut le croire, puisqu'il le dit et qu'on n'y était pas. Mais d'abord il a choisi pour cette lecture le moment qui devait la lui rendre la plus odieuse, et provoquer par suite les jugements les moins équitables. Figurez-vous un naturaliste étudiant la couleur de l'œil d'un tigre qui l'étouffe entre ses pattes énormes ! Il me semble qu'à ce moment la seule vue d'une lettre gothique m'eût mis hors de moi ; je n'aurais jamais eu le courage de M. Barbey, et surtout j'aurais craint de n'y voir pas clair. Outre ces conditions défavorables dues à la politique, M. Barbey nous donne à supposer qu'il a lu son auteur dans une traduction.

Or j'en prends à témoins les savants d'une part, les profanes de l'autre : je demanderai aux premiers s'il est possible de goûter dans une traduction, même excellente, les poèmes d'Homère, de Virgile ou de Byron ; si l'on peut, sans connaître la langue de l'auteur, les mœurs de son époque et de son pays, s'abandonner au charme de la composition, et se transporter comme par enchantement au sein d'une nature nouvelle ; et je demanderai aux seconds, ce qu'il leur a paru de ces grands génies dont on parlait tant, lorsqu'ayant en mains Dugas-Montbel, Personneaux ou Delaroche, ils ont rencontré, au lieu du plaisir qu'ils espéraient, des constructions cahotantes, des images obscures, une sorte de mélange incompréhensible, où rien ne brille de colossal que l'impuissance du traducteur. C'est après avoir lu Goethe sous de pareils auspices et sur de telles éditions, que M. Barbey le déclare immensément ennuyeux, et qu'il pose alors cette question, excessivement française, à son avis : « Peut-on être ce que l'on appelle un homme de génie, et être ennuyeux ? » A cette question, éminemment française, je ferai une réponse qui ne l'est pas moins : « Oui, Monsieur, pour les ignorants ! »

Car enfin j'ai prêté Bossuet à ma cuisinière ; nierez-vous que Bossuet soit un génie ? Eh bien, ma cuisinière s'est en-

nuyée de Bossuet. Vous même, Monsieur, avez-vous lu tout Bossuet sans broncher, sans reprendre haleine ? avez-vous même lu sans un peu de... mélancolie toute la *Henriade* de ce cher Voltaire, le plus distrayant des hommes ? Laissons cela, et soyons francs : tous tant que nous sommes nous lisons de l'Adolphe Belot avec beaucoup plus d'intérêt que du Corneille ou même du Voltaire. Nous dévorons le journal avec infiniment plus d'avidité que la *Divine Comédie*. Est-ce une raison pour mettre la *Vénus noire* au-dessus du *Cid* ou de *Zaire* ? et M. Francisque Sarcey au-dessus du Dante ? Qu'est-ce après tout que l'ennui, sinon une lassitude de la pensée, un caprice de l'organisme de l'être, quelque chose de fantaisiste, de relatif, d'individuel ? L'ennui, c'est le critérium définitif de l'épicier et de la couturière ; il ne saurait être celui des gens sérieux et des littérateurs. Et c'est pourtant à la mesure de l'ennui, de votre ennui à vous, et de votre ennui de garde national encore, que vous avez pesé le mérite d'un homme que ses compatriotes saluent le plus grand de leurs penseurs et de leurs écrivains. C'est de la critique de bas-bleu, cela !

De telles dispositions et de tels procédés dans l'étude et l'appréciation d'un auteur portent leurs fruits. Ces fruits n'ont rien de commun avec les pommes d'or du jardin des Hespérides. M. Barbey nous aligne sur Goethe une série de conclusions baroques, dont l'effet général est de nous démontrer que M. Barbey ignore parfaitement son Goethe, et qu'il a la naïveté de croire ses lecteurs aussi neufs sur ce sujet qu'il l'est lui-même.

Ainsi on a l'air d'attribuer la réputation de Goethe en France aux seuls soins de M<sup>me</sup> de Staël. Certes M<sup>me</sup> de Staël était une recommandation éloquente, je dirai même une magnifique réclame pour ces poètes lointains et inconnus qu'elle présentait à la France. Mais on n'a jamais vu, sur la foi d'un seul témoin, toute une génération d'écrivains s'éprendre et s'inspirer d'un génie étranger, formé au sein d'une société étrangère, et parlant une langue étrangère aussi, à moins que ce génie ne fût réellement un génie, c'est-à-dire un esprit créateur, et non pas créateur dans le passé et dans le vide, mais créateur dans le présent, dans les inspirations du siècle, et par conséquent fondateur de tout un ordre nouveau en littérature. N'avons-nous pas vu de plus grands talents que M<sup>me</sup> de Staël essayer vainement ce qu'elle accomplit avec tant de facilité parce que toute une révolution de la pensée correspondait à la révolution de forme qu'elle prêchait en véritable missionnaire ? Corneille n'essaya-t-il pas de créer le drame avec *Nicomède*, et se trouva-t-il encouragé par le succès médiocre qu'il en eut ? Voltaire n'essaya-t-il pas de servir au public français du Shakespeare à petites doses dans *Cédipe* qui tomba, et dans *Zaire* qui ne tomba pas, mais où la dose shakespea-

(1) Voir le *Monde lyonnais* du 22 janvier 1881.

rienne. est devenue homœopathique? M<sup>me</sup> de Staël, si elle eût vécu à ces deux époques, aurait pu s'extasier et s'exclamer à son aise sur le *Nicomède* ou l'*Œdipe*; il est certain qu'elle n'eût fait prendre ni l'un ni l'autre; à plus forte raison eût-elle échoué si elle se fût avisée d'introduire le Shakespeare authentique, le monstre lui-même, au milieu de la cour de Louis XIV ou dans le boudoir de la Pompadour. C'est que le temps n'était pas venu encore de la réaction naturaliste en France, de la découverte et de la connaissance de Shakespeare, du retour à l'expression plus exacte et plus énergique de la nature.

Qu'a fait le dix-septième siècle? il s'est inspiré des littératures antiques, italienne, espagnole, et de la logique cartésienne par dessus le marché. Qu'a fait le dix-huitième siècle? il a emprunté à la littérature anglaise, et, chose curieuse, à la littérature allemande qui régnait alors, la littérature sentimentale des Gottsched et des Gessner, contre laquelle Goethe allait réagir; puis il y a ajouté le sensualisme de Condillac et de Locke. Qu'a fait le dix-neuvième siècle en France? il a suivi forcément la réaction formidable qui, en Allemagne, en Angleterre et en Italie, ramenait les esprits bouleversés par la politique, à l'observation mélancolique parfois, parfois brutale, en tout cas plus exacte de la réalité. Quoi d'étonnant que l'Allemagne ait eu son tour dans les prédilections françaises, étant donné surtout qu'elle possédait dans son sein le représentant le plus fécond, le plus illustre et le plus fidèle du retour à l'étude de la nature, c'est-à-dire des idées nouvelles? Au milieu de cette efflorescence d'une littérature régénérée aux sources du vrai, au milieu de cet élan unanime qui a donné à l'Allemagne des auteurs et des chefs-d'œuvre nationaux, d'où sont germés en Angleterre, Byron, Walter Scott, Wordsworth, en Italie Silvio Pellico, Monti, Leopardi, en France, Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo, qu'a été M<sup>me</sup> de Staël, sinon une voix mêlée à tant d'autres, un interprète venu de bonne heure et traduisant bien, mais inexact à force d'enthousiasme et souvent rectifié depuis? Car M<sup>me</sup> de Staël n'a pas même compris le génie de Goethe; elle l'a connu trop tôt; elle n'a vu en lui que le poète sentimental, l'apôtre du romantisme, c'est-à-dire le Goethe de la première époque, que devait juger si sévèrement et dépasser de beaucoup le Goethe des époques suivantes. La preuve que M<sup>me</sup> de Staël tamisait la littérature allemande à ce crible, c'est qu'elle a élevé dans son livre presque à la hauteur des Goethe et des Schiller, les Werner et les Jacoby dont le pathétique l'avait séduite, et qui depuis ont reculé de tant de longueurs dans le ciel littéraire.

On ne saurait rattacher à Goethe ce romantisme proprement dit, farci de moyen âge, auquel M. Barbey a sacrifié et sacrifie encore, dont on nous a littéralement assommés,

et qui prend son origine dans Walter Scott et Chateaubriand, non pas dans Goethe. Le romantisme n'a été pour cet homme, à qui M. Barbey reproche de n'avoir pas eu de jeunesse, qu'un entraînement de cette jeunesse même, aussi ardente que prompt à s'emparer d'une idée. Mais *Werther* et *Gatz de Berlichingen* ne sont pas tout Goethe. Ils ne sont pas surtout le grand Goethe des élégies, de *Prométhée*, d'*Egmont*, de *Faust* et d'*Iphigénie*. Plus tard le Goethe de l'impartialité esthétique, de la réalité humaine, et de la forme irréprochable, écrira ceci: « Le romantique, c'est le maladif; le classique, voilà le sain! » Or le classique pour Goethe, n'était point une stérile imitation des anciens, mais le procédé même du génie antique, qui sera celui de tous les génies du monde: la proportion harmonieuse de l'idée et de la forme; l'imitation de la nature par la beauté de l'expression: *rerum naturam expandere dictis!* C'était le procédé d'Homère: Goethe l'a cru suffisant, puisqu'il a cherché à en faire le sien. A-t-il réussi?... M. Barbey soutient que non!

Sans M<sup>me</sup> de Staël, la seule et unique M<sup>me</sup> de Staël, sans ce seul, unique et malencontreux livre de l'*Allemagne*, Goethe restait un petit scribe allemand, inconnu de la terre et de M. Barbey. Ses compatriotes l'auraient fait mousser; mais quoi! « un glouglou dans une bouteille d'encre! un bruit allemand! » Je ne demande pas à M. d'Aurévilly de nous expliquer en quoi un pareil glouglou est un bruit spécialement allemand plutôt que français et familier à M. Barbey par exemple... Je constate seulement que M. Barbey fait comme le chat de Florian, qui voyait le lapin tout près par le petit bout de la lunette, et le chasseur très loin par le gros bout. M. Barbey voit l'Allemagne par le gros bout: « Peuh! l'Allemagne! c'est petit! » Idées toujours très françaises et qui nous ont admirablement servis il y a dix ans. Donc l'Allemagne, une bouteille d'encre; le plus grand poète de l'Allemagne, un badaud! et voilà! la cause est entendue! c'est plaidé!

Eh bien Napoléon I<sup>er</sup>, que M. Barbey invoque à titre d'aigle (c'est la mode aujourd'hui) pour condamner définitivement M<sup>me</sup> de Staël et son livre, Napoléon I<sup>er</sup> jugeait autrement que M. Barbey l'Allemagne et Goethe. Il était fort loin de mépriser l'Allemagne, puisqu'il rêvait de créer une France nouvelle à côté de l'autre, en assimilant, par une organisation administrative et judiciaire en harmonie avec les aspirations de ces contrées, sympathiques à la France révolutionnaire, le groupe de petits États et de villes libres qui forme l'Allemagne centrale, et constitue la partie la plus riche, la plus intelligente et la plus active de tout le territoire germanique. Goethe appartenait à cette Allemagne de choix, par sa famille originaire et habitante de Francfort-sur-le-Mein, et par ses sympathies toutes ras-

semblées à Weimar, auprès de ce bienheureux roitelet dont il était l'ami et le ministre. Or Goëthe admirait Napoléon sans vergogne; et Napoléon soupçonnait Goëthe, puisqu'il désira le voir à Erfurt. Tout le monde connaît et personne n'a démenti le mot de Napoléon en apercevant le poète : « Voilà un homme ! » C'est qu'en effet, tout était en harmonie chez ce favori de la nature : la pensée et la parole, l'âme et le corps, tout était beau, proportionné, superbe. En vérité, M. Barbey a bien tort de vouloir charger et caricaturer un si joli garçon; c'est à croire, en voyant les répugnances de M. Barbey correspondre si exactement à des oppositions directes entre lui et sa victime, que si Goëthe était beau, M. Barbey doit être effroyable; ce qui est faux, évidemment. Mais voyez l'imprudencence pour un chevalier, même brave, d'attaquer trop en face un géant ! On les compare malgré soi-même, et cela prête à rire ! Il vaudrait mieux combattre d'un peu plus loin, avoir de la tactique, lancer des flèches, et non pas brandir un grand sabre qui ne sert à rien !..... Trop de zèle, Monsieur le critique, trop de zèle !

Nous avons, dites-vous, vécu pendant trente ans sur les idées *faméliques* de M<sup>me</sup> de Staël. Eh bien, je trouve que le repas n'était point trop maigre, et qu'il en est sorti des convives dont la mine était assez bonne. C'est très beau pour des idées *faméliques* d'avoir suffi à nourrir une M<sup>me</sup> de Staël d'abord, puis un Victor Hugo, puis un Alfred de Vigny, puis un Lamartine, puis un Alfred de Musset, suivi d'un Edgar Quinet, d'un Brizeux, d'un de Laprade; d'avoir inspiré des œuvres comme *Les Orientales*, *Cromwell*, *Éloa*, *Jocelyn*, *La Chute d'un ange*, *Rolla*, *Les Nuits*, *Abasvèrus* ou *Pernette*; d'avoir évoqué, en un mot, toute une poésie lyrique inconnue à la France, tout un défilé de drames émouvants et superbes, tout un bouquet de feu d'artifice où se mêlent resplendissants les poèmes du désespoir, les élégies de l'amour moderne et les hymnes à la souveraine Nature ! Et ne venez plus dire que tous ces auteurs n'ont rien de commun avec Goëthe, n'avaient pas lu Goëthe, n'obéissaient qu'à eux-mêmes et au romantisme de Chateaubriand ! Il y a dans *Les Rayons et les ombres*, il y a dans *La Légende des siècles* il y a dans *Les Harmonies*, dans *La Coupe et les lèvres*, il y a dans *Pernette*, soit des imitations directes, soit des inspirations évidentes de la poésie *goëthienne*. Que m'importe que tous ces amants de la nature n'aient connu Goëthe que par quelques passages traduits chez M<sup>me</sup> de Staël, qu'ils ne l'aient presque pas lu, ou qu'il l'aient mal compris ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ont senti passer le souffle de Goëthe; c'est qu'il a suffi d'un cri de Faust ou d'un sourire de Marguerite venu jusqu'à eux, pour leur révéler aussitôt tout un monde nouveau de sentiments, de pensées et de rêveries. Ce cri,

c'est Goëthe qui l'a proféré, comme autrefois Eschyle celui d'Oreste; ce sourire, c'est Goëthe qui l'a créé, comme autrefois Homère celui d'Andromaque.

(La suite au prochain numéro.)

ANTOINE BOIS.

## VARIÉTÉS

### ÉTUDE SUR LA MUSIQUE

Par M. LÉON REUCHSEL, organiste et maître de chapelle à Saint-Bonaventure  
— Lyon 1880 —

PERSONNE ne s'était encore avisé de composer un tableau des fluctuations de l'art musical en Europe, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, c'est-à-dire de caractériser la part d'influence qui revient à chaque peuple et à chaque auteur dans les transformations progressives de l'harmonie moderne, de grouper enfin en une sorte de fresque raphaélesque les personnages qui ont joué un rôle de quelque importance dans l'immense drame de la musique occidentale. L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon a eu l'heureuse inspiration de mettre cette composition au concours et la bonne fortune de proclamer un lauréat. Le mémoire qu'elle a couronné et imprimé est sous nos yeux; il est dû à la plume d'un Lyonnais, M. Léon Reuchsel, et il sort des presses de l'Association typographique du Rhône (1).

En musique, plus qu'en tout le reste, on aime à vivre avec ses illusions; l'admiration y est à l'aise, parce qu'elle tient des sens autant que de l'esprit, et la critique doublement difficile, puisqu'elle suppose à la fois le goût et le savoir. Il est permis de rester froid devant la plus savante combinaison de rythme et d'harmonie, comme il est permis de s'extasier sur un air qui module en dehors de toutes les règles du contrepoint. Aussi nous paraît-il impossible que le mémoire dont il s'agit ne donne pas lieu à de nombreuses controverses et que les jugements qu'il renferme sur les hommes et sur les choses ne soient très diversement appréciés. Cependant les caractères y sont si nettement dessinés, les figures si accentuées et les couleurs jetées çà et là avec une telle profusion, que le lecteur est vivement frappé de la ressemblance ou de la disparate des portraits qu'il voit avec l'image qu'il s'est faite lui-même dans son for intérieur. Pourquoi ne pas le dire? cette peinture précise et ferme des caractères a quelque chose de magistral qui nous a surpris, et qui nous a plu; que nous le voulions ou non, nous nous sommes sentis emporter avec l'auteur jusque dans ses dernières conclusions.

M. Reuchsel a divisé son travail en deux parties. La première, qui va du ix<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup>, siècle est en quelque sorte la période de gestation musicale; la mélodie et le rythme commencent à germer dans les chansons des ménestrels, des troubadours, des *minnesinger*, et l'harmonie cherche à se débarrasser de ses langes dans les essais de musique religieuse de Buichois, de Dunstaple et, en dernier lieu, d'Ockeghem; mais les œuvres restent à peu près coulées dans le même moule, elles ne sortent guère des artifices mathématiques du canon ou de la fugue.

(1) Cette étude est intitulée *Le rôle de la mélodie, du rythme et l'harmonie dans la musique, chez tous les peuples de l'Europe, depuis le moyen âge jusqu'à l'époque actuelle*. Lyon, T. Giraud, 12, rue de la Barre.

Avec le XVI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au début de la seconde période, apparaît à Venise un novateur hardi, qui découvre et adopte une tonalité nouvelle; c'est Monteverde. Aussitôt la richesse de modulation qui donne à une œuvre l'intérêt, la vie et l'éclat, jaillit dans toutes les productions, et comme la modulation est à la musique ce que le coloris est à la peinture, chaque peuple pourra mettre désormais, dans ses compositions harmoniques, un peu des qualités de son tempérament propre. C'est à partir de là que nous assistons à l'éclosion d'écoles musicales distinctes, savoir: l'école italienne, dont les différents centres sont tous remarquables par la douceur de leurs cantilènes, depuis Palestrina jusqu'à Rossini; l'école allemande, qui semble garder le monopole de la fugue, ce modèle de logique musicale; l'école française, dont la devise fidèle est: goût, grâce, clarté. Les plus grandes figures se montrent tour à tour au bout du crayon de l'auteur, Luther, Bach, Haëndel, Haydn et Mozart, d'une part, Lulli, Rameau, Gluck, Méhul et Chérubini, de l'autre. Chaque nom amène un portrait, et chaque portrait est reconnaissable à sa couleur prédominante, mélodie, rythme ou harmonie. Nous vous recommandons, cher lecteur, de visiter cette petite galerie de portraits; vous n'aurez pas perdu votre temps.

Vous voilà maintenant introduit sans secousse dans le temple de l'école moderne; avancez lentement. Beethoven y est debout, sur le seuil, comme le grand prêtre de la musique contemporaine. « Que de pages sublimes n'a-t-il pas écrites tant qu'il a suivi la route tracée par Mozart! » Toute la pensée de l'auteur est condensée dans cette ligne, et elle le conduit droit à appliquer au célèbre maestro ce que Sainte-Beuve a dit de Chateaubriand: « C'est de lui que viennent, comme de leur source, les beautés et les défauts que nous retrouvons partout autour de nous et chez ceux mêmes que nous admirons le plus; il a ouvert la porte par où sont entrés en foule les bons et les mauvais songes. »

Les derniers chapitres de l'ouvrage ne justifient que trop le mot emprunté à Sainte-Beuve: En Italie, pendant que le cygne de Pésaro fait résonner la péninsule des échos de sa muse légère, Verdi égare le génie national dans le dédale de la musique romantique, comme Victor Hugo égare aujourd'hui la poésie française. « On trouve effectivement dans les œuvres de ces deux maîtres un certain air de parenté: du coloris, des contrastes heurtés, des phrases écourtées et brisées, un style tendu; avec cela, un instinct du rythme, qui marque la mélodie au coin de l'originalité; des successions d'images ou de nuances qui vous impressionnent, mais vous fatiguent par ce qu'elles ont d'imprévu; de brillantes couleurs enfin, mais un peu tapageuses et jetées prétentieusement sur un fond assez pauvre. Tous les deux, l'un dans le drame, l'autre dans l'opéra, finissent par exiger de leurs interprètes des efforts et des effets exagérés. » En Allemagne, l'influence de Beethoven est plus sensible encore. Weber, Mendelssohn et Schubert payent un large tribut au romantisme, sans franchir toutefois les limites que la raison impose à l'art dans le genre descriptif; mais Schuman et Wagner, ce dernier surtout, dépassent les bornes, imitant dans Beethoven les défauts de préférence aux qualités. Pour la France même le Rhin n'est plus une barrière. Auber, Hérold, Boïeldieu, ont encore une originalité toute française. Meyerbeer, lui, reste à la scène ce que fut Beethoven dans la musique classique: type à part, il donne par son style la mesure des licences somptueuses que peut se permettre l'harmonie vis à vis de la mélodie; mais tout ce qui va au de-là, fût-il signé Berlioz, Saint-Saëns ou Gounod, est condamnable.

Tel est le thème qu'a développé M. Reuchsel. Il attache à l'école allemande une importance particulièrement redoutable pour l'avenir de la musique; il exprime ses craintes avec une grande sincérité et une profonde conviction, en les appuyant sur des jugements hardis, mais bien assurés, tempérés d'ailleurs par une transparente admiration envers le talent des auteurs, à ce point qu'il ne nous déplairait pas d'être le Gounod ou même le Verdi de sa critique, avec des faiblesses si courtoisement déplorées. On sent qu'au fond, M. Reuchsel est un mélodiste, fervent ami de Gounod et de Massenet; tous les trois appartiennent à la même école par leurs tendances, leurs efforts, et aussi par leurs espérances, et, si l'un des trois était tenté de passer la frontière, les deux autres seraient là pour le retenir et le décider à rester Français. Hier, c'était Massenet qui l'affirmait dans son oratorio de *La Vierge*; demain ce sera le tour de Gounod; pour le moment, c'est l'*Étude sur la Musique* couronnée par l'Académie de Lyon. Cherchez-y, ami lecteur, la belle ode finale que M. Reuchsel, en guise de conclusion, adresse à la Mélodie; voyez comme l'espoir rayonne partout dans ces alexandrins dignes d'un vrai poète, et dites si vous n'êtes pas de notre avis.

Terminons là l'esquisse de ce brillant mémoire, dont le style rapide est toujours correct; dont les appréciations sont justifiées par vingt-quatre citations de musique ancienne, et souhaitons qu'il soit bientôt transformé par quelque intelligent éditeur en un beau volume illustré. L'auteur et l'imprimeur n'ont presque rien laissé à faire au dessinateur.

AL. HERMANN



#### LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POURQUOI

Le temps n'est plus où chaque soir les amateurs de théâtre, quand il y avait de bons théâtres à Lyon, rencontraient ces longues files interminables de voitures... utiles mais très désagréables. Désormais tout se passe en plein jour; et pour les incrédules ou les naïfs on a bien soin d'écrire en grosses lettres sur toutes les voitures le mot « inodore ». Mais hélas! si le mot est écrit, la chose bien souvent dit exactement le contraire. Les premiers temps, hâtons-nous de le reconnaître, tout était pour le mieux, et le nez le plus fin n'aurait rien trouvé à redire. Cela a changé depuis; le bonhomme Pourquoi demande qu'on change au moins l'étiquette si pareil état de choses doit durer encore longtemps.

(A suivre)

LE BONHOMME POURQUOI.



#### CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES

SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE DE LYON. — Séance du 4 février 1881. — La question à l'ordre du jour était la suivante: *De la limitation des heures de travail*. M. Léon Permezel, le rapporteur, nous a présenté un rapide historique de la question, puis a passé en revue les législations étrangères sur la matière. En Suisse seulement, on a voulu limiter la durée du travail des adultes et on s'accorde à demander l'abrogation de la loi qui fixe cette durée. En France, un projet de loi présenté par M. Nadaud tend à faire établir une journée de travail fixe et uniforme de dix heures. Le rapporteur approuve la limitation imposée au travail des enfants, mais non à celui des adultes; l'État ne doit pas s'immiscer dans les affaires des particuliers capables de se défendre.

La nouvelle loi ne ferait qu'augmenter le prix de revient de nos produits, nos exportations baisseraient, la production diminuerait; dès lors des bras actuellement occupés demeureraient sans ouvrage. Cette loi protectrice se retournerait contre ceux qu'elle doit protéger, elle empêcherait à beaucoup d'ouvriers de se former un petit pécule par un travail

prolongé pendant quelque temps. Bref, la loi Nadaud nuirait à la production nationale et ne ferait que favoriser les demandes des protectionnistes.

Une discussion intéressante s'est ouverte après le rapport de M. Permezel. M. Isaac, un des secrétaires, a déclaré qu'il consentirait volontiers à la réglementation du travail, pourvu qu'on ne visât que le travail des femmes qui, elles, ont besoin de protection. M. Amieux, secrétaire également, a soutenu énergiquement le projet Nadaud, qui seul doit permettre à l'ouvrier isolé de traiter en liberté avec les immenses sociétés ou compagnies qui monopolisent le commerce de nos jours. Deux membres de la Chambre syndicale des tissus, présents à la réunion, ont déclaré adhérer au projet de loi qui, suivant eux, devrait s'étendre même aux tisseurs lyonnais travaillant en chambre. Cela nous a paru peu praticable et assez anti-libéral.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, SCIENCES ET ARTS UTILES DE LYON. — *Séance du 4 février 1881.* — M. A. Locard présente à la Société les dessins de la machine à vapeur rotative, à galets libres, inventée par M. Morin, machine d'une excessive simplicité, appelée à rendre de grands services comme machine motrice des appareils agricoles. Sur la demande de M. A. Locard, une commission d'ingénieurs est nommée pour aller sur les lieux voir fonctionner l'appareil et se rendre compte des avantages qu'il peut présenter. M. Gobin entretient ensuite la compagnie des différents modes de câbles qui ont été successivement employés pour la traction des chemins de fer funiculaires lyonnais de la Croix-Rousse et de Fourvières, et montre que la fameuse ficelle, tout en étant parfaitement solide, a donné bien souvent à réfléchir à nos ingénieurs. Mais que nos voyageurs se rassurent : si la surface paraît s'user assez vite, l'âme du câble est toujours bonne et ne peut rompre dans les conditions où on la fait travailler. Enfin, M. Marnas décrit les différents procédés mis en œuvre pour falsifier les alcools du commerce ; puis, donnant le remède après avoir décrit le mal, il indique par quels procédés on peut facilement se rendre compte du degré de pureté du produit.

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON. — *Séance du 8 février 1881.* — M. Caillemer signale, d'après la *Revue critique*, la formation à Lyon d'une Société qui se proposerait de prendre le nom d'Académie des sciences, belles-lettres et arts, et de publier sous ce patronage les travaux qui lui seraient confiés par les savants de la province. S'agit-il d'une simple entreprise commerciale d'imprimerie et de librairie, ou d'une véritable société scientifique ? N'est-ce peut-être qu'une plaisanterie ? La *Revue critique* est pourtant sérieuse et ordinairement bien informée. Quoi qu'il en soit, l'Académie de Lyon ne saurait se désintéresser d'une création dont le nom, le but et les actes paraissent devoir être identiques aux siens. La question est renvoyée à l'examen du Bureau. C'est à Argus, du *Monde lyonnais*, qu'elle aurait dû revenir.

M. Charvériat commence la lecture d'une « Etude sur la constitution de Cologne, au moyen âge ». C'est une description très animée de la plus vivante des cités, à l'époque la plus mouvementée de son histoire. Depuis le xe jusqu'au xiii<sup>e</sup> siècle, Cologne est une ville libre impériale ; ses archevêques ont la haute main sur tout ce qui se passe dans l'Empire germanique. Ils siègent à la diète, en qualité d'électeurs, et ils couronnent les empereurs dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle ; ils exercent tous les droits régaliens ; ils ont une administration complète et parfaitement hiérarchisée dans l'ordre judiciaire, fiduciaire et politique. Leur autorité est tellement établie et incontestée au xiii<sup>e</sup> siècle, que les plébéins achètent volontiers, moyennant une capitation annuelle, leur protection contre les vexations des bourgeois et autres ; cette capitation disparaît d'ailleurs, au xiii<sup>e</sup> siècle, grâce à la multiplication des couvents, qui la rendent inutile. En même temps qu'elle, disparaissent aussi beaucoup d'autres privilèges féodaux, au profit de l'affranchissement de la commune.

M. Guigue déploie un papier d'où il tire une lance, aux formes vulgaires et bien connus, puis une seconde lance, de forme singulière et inconnue ; les deux objets ont été trouvés côte à côte dans le lit de la Saône, à Trévoux : mystère ! Tous les deux sont en bronze ; mais près d'eux a été découvert un autre un autre objet, celui-là en fer : nouveau mystère !

ARGUS.



## PROBLEMES &amp; JEUX D'ESPRIT

## ANAGRAMME COMPOSÉE

Problème n° 17

La petite Rachel devant sa soupe au lait  
Boudait ce matin-là. « Oh ! boudier ! que c'est laid ! »  
Répétait la maman ; mange donc, sois gentille ;  
Et puis tu croqueras cette bonne pastille ! »  
J'arrivais à l'instant, et, d'une grosse voix :  
« Bon Dieu ! que signifie?... et qu'est-ce que je vois ? »  
Vins-je dire à mon tour ; « obéissez, vilaine !  
Ou bien j'appellerai monsieur Croquemitaine ! »  
Celui-ci se gardait de répondre à l'appel ;  
Mais comme je disais : « Voyons, mange, Rachel ! »  
Tout à coup m'apparut ce monarque célèbre  
Qui, menant ses soldats du Pô jusques à l'Èbre,  
Mit vingt peuples divers dans ses vastes États.  
Parmi les plus fameux d'entre les potentats  
Son nom est parvenu jusqu'à nous d'âge en âge ;  
Et j'oubliai pour lui l'enfant et son potage...

E. MEUNIER

## LOGOGRIPE

Problème n° 18

Aux Ibis du mariage endureis réfactaires,  
Êtes-vous, chers lecteurs, d'affreux célibataires ?  
De me choisir, Messieurs, bien vite hâtez-vous !  
Je possède six pieds... et des charmes bien doux !..  
Vous direz que six pieds c'est un mince avantage.  
Mais avec un de moins je ne suis qu'un potage...  
Ou bien, à votre choix, un moraliste grec,  
Très caustique, très fin, mais... bossu ! grave échec  
Qui me fait repousser. Calmez votre colère,  
Je vais sur quatre pieds, essayer de vous plaire :  
Verrez-vous d'un œil froid mon gracieux maintien ?  
Mais regardez-moi donc : ne suis-je pas très bien ?  
Un pied de moins encore, et mes amis intimes  
Eux-mêmes me prendront juste pour cinq centimes !  
Enfin, si, prétextant qu'il ne faut pour marcher  
Que deux pieds, vous allez sur deux pieds me jucher,  
Sans que de ce forfait votre cœur se repente,  
Vous n'aurez plus de moi, lecteurs, que la charpente !

E. MEUNIER

Nous publierons dans notre prochain numéro les solutions des problèmes 12, 13, et 14.



Le Gérant : CHARLES DAMEY

LYON. — IMP. PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL  
Caractères elzéviens de la fonderie Mayeur.

# RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

## LIBRAIRIE, PAPETERIE, DESSIN, MUSIQUE

**H. GEORG** 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale. Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

**METON** rue de la République, 33. Librairie moderne. Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

**LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE** GAUTHIER, 3, rue Granelle. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

**H. PÉLAGAUD** rue Mercière, 48. Librairie religieuse et classique. Paroissiens, Reliures de luxe.

**BRUN** rue du Plat, 12. Librairie ancienne. Art de bibliothèques.

**IMPRIMERIE.** Collection de caractères elzéviens. Bandeaux, Culs-de-lampe, Lettres ornées des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> siècles. Impressions de luxe, Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration. Spécialité de Prospectus illustrés pour Constructeurs, etc. PIRAT AINE, rue Gentil, 4.

**BOULU** 7, rue Saint-Dominique. Papiers anglais de tous formats et enveloppes avec chiffres gravés. Nouveautés. Lettres de part de mariages.

**MUSIQUE** REY, rue de la République, 17. — Musique vocale et instrumentale. Partitions. Vente et location de Pianos et Harmoniums, etc., etc.

**AUX VIOLONISTES.** Nouvelles cordes qui atteignent les hauts degrés de perfectionnements en solidité et surtout en sonorité. Aux Bureaux du *Journal illustré d'Annonces*, rue Quatre-Chapeaux, 1.

## PEINTURE, ESTAMPES, PHOTOGRAPHIE

**TABLEAUX ANCIENS & MODERNES.** Exposition de curiosités et d'œuvres d'art. MIRA, 13, rue de la République.

**DUSSERRE**, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

**RESTAURATION DE TABLEAUX.** Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. VINCENT, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

**COULEURS FINES** pour peintures de la maison Lefranc de Paris. — Produits chimiques. GUYOT, 4, rue Saint-Dominique.

**PHOTOGRAPHIE.** ANTOINE LUMIÈRE, 15, rue de la Buvette. — Procédé Vander-Weyde Liébert, permettant d'obtenir à toute heure de jour et de nuit, des résultats supérieurs à tous ceux que l'on obtient par la lumière naturelle. Pose de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

**PHOTOGRAPHIE.** ARMBRUSTER. Portraits-cartes et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises. Maison du Palais-Royal, près le pont Tilsitt, entrée, 2, rue du Plat.

## HORLOGERIE. INSTRUMENTS DE PRÉCISION

**BAILLY**, rue de la République, 10. Bronzes, Pendules, Garniture de cheminées, Montres et Chronomètres.

**INSTRUMENTS DE PRÉCISION.** F. BÈNÉVOLO, passage de l'Hôtel-Dieu, 33. Fournisseur des Facultés. Instruments de Physique. Mathématiques, et Optique. Appareils de Télégraphie électrique. etc.

**J.-E. FASSE**, opticien, successeur de GAUFFÉ et DALORT, 12, rue de l'Hôtel-de-Ville, Palais Saint-Pierre.

## BIJOUTERIE, ORFÈVRE, ARGENTERIE

**ARGENTERIE RUOLZ.** PASCALON, rue de la République, 3 Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Plateaux, etc.

**C. VILLARD** successeur de la Maison MONTALAND et AUDOUARD. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

**MARTIN**, 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

## AMEUBLEMENT, GLACES, FAIENCES, CRISTAUX

**AMEUBLEMENT.** Meubles de Salon et de Salles à manger, Bibliothèques, Tables, Bureaux, etc. — M. SICARD, place Bellecour, 22.

**MEUBLES EN BOIS Tourné.** THONET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 74. Fabrique à Vienne (Autriche), 10,000 ouvriers. Dépôt en France et à l'Étranger.

**ÉTOFFES POUR AMEUBLEMENT.** Rideaux brodés, Tentures, Portières, Tapis de Table, etc., GABRIEL BLANC, rue de l'Hôtel-de-Ville, 84.

**FLACHAT, COCHET & C<sup>ie</sup>** quai de la Guillotière, 10-11 et rue Dunois, 4. Miroiterie, Sculpture, Décoration et Meubles d'Art.

**FAIENCES D'ART.** Porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, Cristaux, Verre de Bohême. DUSSUC, rue de la République, 39, Succursale avenue du Parc.

**PORCELAINES** anglaises, Services de table, Verrerie et Cristaux, Couleurs minérales. Leçons de peinture. Fours à cuire. F. DAME, rue de la République, 64.

**BIOLET & GARDE**, 65, rue de l'Hôtel-de-Ville. Papiers peints et splendides assortiments. Affaires hors lignes d'articles à prix réduits.

## CONFÉCTIONS, CACHEMIRE, NOUVEAUTÉS

**CACHEMIRE** MAISON GRILLET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 32. Dentelles.

**A LA VILLE DE LYON**, 23, rue de la République, que, 23. — Nouveautés, Soieries et Lainages, Rideaux, Ameublements, Chinoiseries et Articles de Paris.

**MAISON MOUTH**, rue des Bouquetiers, près de Saint-Nizier. Conféctions p<sup>o</sup> Dames. Etouffés nouvelles pour la saison d'hiver. Fourrures, Maroquinerie.

**RUBANS, FLEURS, PARURES.** Gravates, Dentelles de Paris, MAISON GLEYRE, 10, rue de la République, angle de la rue Neuve.

**J.-M. FAURE**, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Cols et cravates.

**CHEMISES SANS BOUTONS** ouvertes sur le côté, breveté s. g. d. g. — GAGNOL et CLERC. Au Tisserand, rue Saint-Pierre, 31. Maison à Paris, rue du Quatre-Septembre, 16.

**CHAPELLERIE CHATAING**, rue Gasparin, 8, ci-devant rue de la République. Nouveautés pour Hommes, Femmes et Enfants.

## CAFÉS, RESTAURANTS, COMESTIBLES

**CAFÉ NEUF**, place Bellecour, 7. Salon de famille, Restaurant.

**CASATI**, rue de la République, 8. Café, Restaurant, Salons pour Noces, Repas et Réunions.

**HOTEL COLLET & CONTINENTAL**, 62, rue de la République. Chambres. Appartements, Salons de conversation, Table d'hôte.

**GRAND HOTEL BELLECOUR**, 29, place Bellecour. Établissement de premier ordre pour dîners de noces et repas de corps.

**COMESTIBLES.** WATEBLED, rue de la Bourse. Conserves, Vins fins. Liqueurs. Service à la ville et à la campagne.

**GLACES, SORBETS.** Petits-Fours, Gâteaux et Bonbons, pour Desserts et Soirées. PERINI, rue de l'Hôtel-de-Ville, 17.

**CHOCOLAT DE LA C<sup>ie</sup> D'ORIENT.** EMERY, rue Gentil, 5. Chocolats vanillés, Bonbons. Expéditions à l'étranger.

## DIVERS

**BAINS RUSSES, MAURES, MÉDICINAUX** — ÉTABLISSEMENT MODÈLE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicale avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

**BAINS MÉDICINAUX.** MAZET, rue du Plat, 8. Inhalations, Frictions, Massage, Bains thérapeutiques à domicile.

**VERNEY-CARRON FRÈRES.** Armes de Chasse. de Luxe, de Guerre, etc. 8, rue des Archers.

**HORTICULTEUR.** BROUSSE, à la Demi-Lune, aux Trois-Renards. — Spécialité de Rosiers. Envoi du Catalogue sur demande.

**ÉCLAIRAGE PAR LA SOLÉINE** liquide, résineux, inexplosible. Le grand succès du jour. A. PONCHION, 4, rue des Archers.

**PIANOS.** M<sup>o</sup> MAROKY, 44, place de la République. Fournisseur des Pianos du Conservatoire.

**ÉPICERIE FINE.** GIRIN, 56, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Denrées coloniales, articles de choix. Spécialités de Confitures de ménage. Vins fins et liqueurs.

**FLEURS NATURELLES.** BALÉYNAUD, rue de l'Hôtel-de-Ville, 34. Plantes vertes de toutes espèces. Bouquets, Corbeilles montées, Fleurs de Noces, arrivages tous les jours, Couronnes funéraires.

**ARTICLES DE VOYAGE.** VIOUJAS, 5, quai Saint-Antoine. Fournisseur du Club Alpin. Valises, sacs de voyage. Boîtes à Chapeaux en tous genres.

LES ANNONCES SONT REÇUES A L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL

**Tailleur** HAUTE NOUVEAUTÉ  
Étoffes anglaises et fran-  
çaises. — Spécialités pour  
Livrées.

CHANA

4, rue Servient. — Lyon

SE REND A DOMICILE. — CORRESPONDANCE

**BRONZES D'ART**

J.-B. BARTHÉLEMY-CHAMBOST

CISELEUR

31, quai de la Charité, Lyon

Pendules, Candélabres, Statues, Groupes

ANIMAUX, PETITS BRONZES

L'exécution étant faite dans la maison offre au Client de sérieux avantages comme fini et comme prix.

LA

# CONSTRUCTION LYONNAISE

REVUE MENSUELLE

DES ENTREPRISES PUBLIQUES & PRIVÉES

ARCHITECTURE ET TRAVAUX PUBLICS

ADMINISTRATION : 4, RUE GENTIL, LYON

Prix de l'Abonnement : Un An, 12 fr.

**THÉÂTRE-BELLECOUR**

SAMEDI 12 FÉVRIER 1881

## BAL DES ÉTUDIANTS

DES FACULTÉS DE L'ÉTAT

AU PROFIT DES PAUVRES DE LA VILLE DE LYON

AVEC LE GRACIEUX CONCOURS DE M.

**OLIVIER MÉTRA**

Chef d'Orchestre des Bals de l'Opéra

ORCHESTRE DE 80 MUSICIENS

MUSIQUE DU 86° DE LIGNE ET DU 140° DE LIGNE

**PROGRAMME**

DES DANSES QUI SERONT EXÉCUTÉES PAR L'ORCHESTRE ET LES MUSIQUES MILITAIRES RÉUNIES

LA POSTE AUX AMOURS, Quadrille.

LA VAGUE, Valse. — LONDON, Polka. — LE RHIN, Polka-Mazurka.

**GRANDE KERMESSÉ**

PAR LES ARTISTES DES THÉÂTRES DE LYON

COMPTOIRS DE FLEURS. — CHAMPAGNE. — MIRLITONS. — ÉVENTAILS. — MASQUES  
TÊTE DE TURC. — TOURNIQUET. — FAUTEUIL A BASCULE

GRANDE POLKA DES MIRLITONS

Avec le bienveillant concours.... du Public

Par Autorisation exceptionnelle, le Théâtre sera brillamment illuminé

**A LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE**

A Une heure du Matin

**INTERMÈDE ARTISTIQUE AU FOYER**

Par M<sup>lle</sup> Marie Kolb de l'Odéon, M<sup>me</sup> Victoria Cassotry, du Châtelet

MM. NOBLET, du Palais-Royal, CHARLEY, de la Gaîté & ÉDOUARD GEORGES, des Nouveautés.

**Prix des places :** Avant-Scène (entrée non comprise), 50 fr. — Baignoires (entrée non comprise), 20 fr. — Cavaliers (à l'avance), 10 fr. — Cavaliers (au contrôle), 15 fr. — Dames, 5 fr. — Point de vue : 2<sup>e</sup> galerie, 2 fr.; 3<sup>e</sup> galerie, 1 fr.

Le Costume travesti, l'Habit ou la Redingote, sont de rigueur. — Les Armes, Canes et Parapluies, devront être déposés au Vestiaire. — On trouve des Billets d'avance au Bureau de location du Théâtre-Bellecour et chez les principaux Libraires et Marchands de Musique.

LES ANNONCES SONT REÇUES AU BUREAU DE L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL, LYON

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DE LA LIBRAIRIE

A. CHÉRIÉ, 46, 48 et 48 bis, rue Hallé, PARIS

**Moniteur des Arts.** Hebdomadaire (24<sup>e</sup> année).  
20 fr. Paris et la province. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> chaque mois.

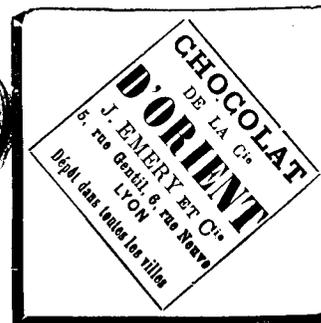
**Revue des poètes** (9<sup>e</sup> année), bi-mensuelle.  
12 fr. par an.

**Journal des amateurs d'objets d'art et de curiosité.** 24<sup>e</sup> année. Mensuel, 10 fr. par an (du 1<sup>er</sup> janvier).

**Le Farnasse.** (5<sup>e</sup> année), organe des concours littéraires de Paris. Mensuel, illustré, 12 fr. par an.

**Union artistique et littéraire** (8<sup>e</sup> année), bi-mensuel, 12 fr. par an.

N. B. — Ces trois derniers journaux pris ensemble : un an, 24 fr., six mois, 14 fr.



PARIS, E. DENTU, LIBRAIRE ÉDITEUR

LA

## LÉGENDE DE L'AIGLE

POÈME

PAR E. MEUNIER

Lyon. — Chez tous les Libraires & Marchands de Journaux